

DISSOCIATION MENTALE DE LA REALITE

Extension du domaine de la lutte versus *Stupeur et tremblements*

CORINA DA ROCHA SOARES

Universidade de Aveiro; F.C.T.

cgwenaelle@gmail.com

Résumé: Nous nous proposons d'effectuer une lecture comparative entre deux romans contemporains: *Extension du domaine de la lutte* de Michel Houellebecq et *Stupeur et tremblements* d'Amélie Nothomb. Les deux récits mettent en scène la vie dans une entreprise. Nous focaliserons notre étude sur la dissociation mentale de la réalité qui en résulte, laquelle est un acheminement vers la perdition, chez Houellebecq, mais qui est, au contraire, une forme de salut chez Nothomb. Dépressionisme *versus* optimisme. Les deux auteurs recourent à l'humour et à l'ironie dans la description de cette aliénation, mais avec des intentions bien différentes: pour Nothomb, il s'agit de rire de soi-même; pour Houellebecq, c'est de l'humour noir, un rire jaune ou un ricanement, parfois même au détriment d'autrui. Ces observations nous amèneront à conclure que les deux romans en cause traçaient déjà le programme, le ton et la perspective existentielle qui caractérisent les œuvres subséquentes de chacun de nos deux auteurs.

Mots-clés: Michel Houellebecq - Amélie Nothomb - dissociation mentale – humour - ironie

Abstract: We propose a comparative lecture of two contemporary novels: Michel Houellebecq's *Extension du domaine de la lutte* (Maurice Nadeau, 1994) and Amélie Nothomb's *Stupeur et tremblements* (Albin Michel, 1999). These two novels show life in a firm. We will focus our study in the consequent mental dissociation of reality: a road to perdition in Houellebecq, and, on the contrary, a salvation's form in Nothomb. Depressionism *versus* optimism. Both the authors turn to humor and irony to describe this alienation, but with opposite intentions: for Nothomb, it's about making light of herself; for Houellebecq, it's an « humour noir », a « rire jaune » or a snigger, frequently to the detriment of others. These observations will lead us to conclude that these two novels already open up the program, the tone and the perspective of life that characterize the following works of our two writers.

Keywords: Michel Houellebecq - Amélie Nothomb - mental dissociation – humor - irony

Il m'interroge (...) en me
parlant des 'possibilités de
rapports sociaux' offertes
par le travail. J'éclate de
rire, à sa légère surprise.

Michel Houellebecq
(Houellebecq, 1994: 154)

Les toilettes sont un endroit
propice à la méditation (...)
Et j'y compris une grande
chose: c'est qu'au Japon,
l'existence, c'est
l'entreprise.

Amélie Nothomb
(Nothomb, 1999: 161-162)

Deux romans sur la vie en entreprise

Le monde du travail a souvent inspiré les écrivains¹. Le tertiaire est le théâtre de nombreuses relations humaines complexes, un riche terreau pour un écrivain. De façon caricaturale, mais pédagogique, entre réalisme et dérision, certains auteurs se sont récemment livrés à cette représentation du monde de l'entreprise². En 1994, Michel

¹ E. Zola, H. Balzac, G. Maupassant, J. Romains, J. Chardonne, A. Ernaux, F. Emmanuel, F. Bon, T. Beinstingel...

² Frédéric Beigbeder (*99 francs*, 2000, Grasset & Fasquelle), Jean Grégor (*Jeunes cadres sans têtes*, Mercure de France, 2003), Pierre Mari (*Résolution*, Actes Sud, 2005), Laurent Quintreau (*Marge brute*, Denoël, 2006), Jean-Pierre About (*Un amour d'entreprise*, Editions Normant, 2006), ou Delphine de Vigan (*Les heures souterraines*, Jean-Claude Lattès, 2009). Cette dernière fut d'ailleurs la première lauréate du « prix Darcos » du roman d'entreprise, créé en France en 2009, sous le patronage du ministère du travail. Il est décerné à un écrivain qui aura su aborder la question de l'homme dans le monde du travail ou, selon la version officielle, à « l'auteur le plus apprécié pour la lucidité de son regard sur le monde professionnel et les qualités littéraires de son œuvre » (<URL:<http://www.placedelamediation.com/wp-content/uploads/2009/02/communique-laureat-prix-du-roman-dentreprise.pdf>> [consulté le 7/11/2011]). La seconde édition du prix, en 2011, fut décernée à Laurent Gounelle, pour son roman *Dieu voyage toujours incognito* (Editions Anne Carrière).

Houellebecq publie son premier roman, devenu culte, *Extension du monde de la lutte* ; cinq ans plus tard, Amélie Nothomb édite *Stupeur et tremblements*, récompensé par le Grand Prix du Roman de l'Académie Française³.

Les bases de ces deux romans narrés à la première personne sont autobiographiques. *Extension du domaine de la lutte* raconte la chute d'un informaticien solitaire et dépressif, envoyé en province avec son collègue Raphaël Tisserand pour assurer une formation auprès du ministère de l'Agriculture. En agonie croissante, il est dégoûté par tout ce qui l'entoure, ce qui le pousse à élaborer certaines théories sur l'humanité, notamment sur le libéralisme économique et sexuel⁴.

Le choix de la profession du protagoniste d'*Extension du domaine de la lutte* n'est pas anodin : l'informatique est emblématique de la perte de la sensibilité humaine, de l'abrutissement de l'individu, de la virtualité. Houellebecq dresse ainsi une critique sévère au progrès technologique et à l'informatisation du quotidien, lesquels provoquent une pauvreté existentielle et une fossilisation des relations humaines. D'où la tension et le désespoir évoqués dans le roman.

De son côté, *Stupeur et tremblements* d'Amélie Nothomb raconte, sur un ton humoristique, le parcours d'un an d'Amélie-San, au sein de la compagnie japonaise Yumimoto. Il s'agit d'une épopée malheureuse, puisqu'elle descendra les échelles promotionnelles, jusqu'à devenir nettoyeuse de toilettes.

L'incipit des deux romans résume déjà la trame romanesque, en posant le décor de l'histoire: l'aliénation des rapports humains dans le monde du travail, pour *Extension*

³ Ex-æquo avec *Anielka* (Stock) de François Taillandier.

⁴ L'histoire suit la perspective de ce narrateur célibataire, trentenaire, *loser* affectif et sexuel, mais qui profite d'une situation économique satisfaisante, du fait de son emploi d'analyste-programmeur dans une entreprise de services en informatique. Produit de la société d'information, il commence à questionner le vide de ses actions quotidiennes, mettant en cause le sens de son existence et, par la même occasion, il conteste les relations humaines. Il nous rappelle, dans un sens, la névrose existentielle du héros sartrien Antoine Roquentin. Lire, à cet égard, l'auto-portrait du narrateur (Houellebecq, 1994: 19-20 et 37).

du domaine de la lutte et la hiérarchie de soumission dans une entreprise japonaise⁵, en ce qui concerne *Stupeur et tremblements*. Notons que le périphrase joue le même rôle synoptique⁶.

Dissociation mentale de la réalité

Mettant en scène la vie dans une entreprise, les deux romans soulignent la dégradation (morale ou professionnelle) de l'individu, mais surtout la dissociation mentale de la réalité qui en résulte, laquelle est un acheminement vers la perdition, chez Houellebecq, mais qui est, au contraire, une forme de salut chez Nothomb. Selon les sciences médicales, la dissociation est un processus mental complexe permettant à des individus de faire face à des situations douloureuses, traumatisantes ou incohérentes. Par la dissociation, une partie de la personne essaie de se détacher d'une situation qu'elle ne peut pas gérer, tandis qu'une autre partie reste connectée à la réalité.

On pourrait tout aussi bien parler d'aliénation mentale des protagonistes des deux romans, tout du moins d'une dégradation (passagère) de la maîtrise de soi ou du jugement: perte de contact avec le réel et autrui, vision altérée de l'environnement, incohérence, impossibilité de contrôler leurs actes... Pour décrire cette aliénation, les deux romanciers emploient l'ironie, mais avec des intentions bien différentes: pour Nothomb, il s'agit plutôt de rire de soi-même; pour Houellebecq, c'est de l'humour noir, un rire jaune ou un ricanement, souvent au détriment d'autrui. Arrêtons-nous sur quelques exemples.

⁵ Une entreprise japonaise traditionnellement fondée sur le modèle paternaliste et qui exige un fort respect de la hiérarchie, de même qu'une loyauté envers les supérieurs. On pourra aussi y voir son indifférence à l'individualisme, ce en quoi le roman *L'élégance du hérisson* de Muriel Barbery (Gallimard, 2006) est diamétralement opposé, par exemple.

⁶ Michel Houellebecq supervisa lui-même la couverture terne et triste de son roman: le titre en rouge se détache du fond grisâtre d'une image taciturne qui laisse deviner une construction en béton d'une ville, réfléchi par les vitres d'une firme identifiable à son logotype, la Star Informatique. Une illustration statique, où le temps semble s'être arrêté. Une couverture fidèle au paysage urbain et à l'existence morne et vide, en suspens, qui se dégage du roman. La jaquette de l'édition de poche de *Stupeur et tremblements* fait justice au titre, tout en révélant l'autodérision de l'auteur. En 2011, la réédition de cette collection incorpore en bas des pages un folioscope qui met en mouvement une femme japonaise en perpétuelle révérence prosternée.

Dès le début du roman *Extension du domaine de la lutte*, le sarcasme et le ton sardonique se mettent de la partie⁷. Le regard critique du narrateur atteint plusieurs catégories professionnelles, telles que les psychiatres; les médecins et les infirmières pratiquant l'euthanasie forcée; les prêtres et leur (faux) vote de célibat. Mais, c'est surtout les relations dans son milieu d'entreprise qui donnent lieu à des commentaires juteux et sarcastiques. Les portraits de ses collègues de travail sont tout, sauf des compliments⁸. A l'inverse, il laissera transparaître sa sympathie pour son partenaire Thomassen⁹ et, surtout, son empathie croissante envers Tisserand, lequel, à lui seul, pourrait être protagoniste du roman¹⁰.

L'entreprise elle-même est tout d'abord décrite de façon positive¹¹. Néanmoins, cette opinion subit une mutation au cours du récit¹². Les pots de départs de collègues de l'entreprise sont narrés sur un ton ironique, rehaussé, notamment, par des portraits destructeurs, comme celui du jeune Jean-Yves Fréhaut¹³. Le départ à la retraite de Louis Lindon, un employé du Ministère de l'Agriculture qui avait déjà été *mis au placard* est l'occasion, pour le narrateur, de mettre en avant, de façon caustique, la mauvaise foi et l'hypocrisie des discours de circonstance¹⁴.

Ironiquement, la profession du narrateur l'oblige à établir des contacts avec les clients. Dû à son caractère renfrogné, ses supérieurs lui reprochent sa froideur avec la clientèle¹⁵. Son excuse déplacée et la réaction de son chef de service sont cocasses :

⁷ Voici comment le narrateur se dirige à son lectorat : « Il se peut, sympathique ami lecteur, que vous soyez vous-même une femme. Ne vous en faites pas, ce sont des choses qui arrivent. D'ailleurs ça ne modifie en rien ce que j'ai à vous dire. Je ratisse large » (Houellebecq, 1994: 20).

⁸ Cf. Houellebecq, 1994: 22-24.

⁹ Cf. Houellebecq, 1994: 72-73.

¹⁰ Notons que le caractère de Bruno, personnage principal du roman ultérieur, *Les Particules élémentaires*, est un singulier amalgame de Tisserand et du narrateur d'*Extension*. Tout comme le personnage secondaire, Jean-Yves, de *Plateforme*.

¹¹ Lire, par exemple, Houellebecq, 1994: 22-23.

¹² En guise d'illustration, lire Houellebecq, 1994: 92.

¹³ Cf. Houellebecq, 1994: 45-47.

¹⁴ Cf. Houellebecq, 1994: 50-52.

¹⁵ A cet égard, lire l'opinion du narrateur sur la question des relations avec la clientèle (Houellebecq, 1994: 26).

La seule excuse que je trouve à donner (...) c'est qu'on vient de me voler ma voiture. (...) C'est alors que quelque chose bascule chez mon chef de service; le vol de ma voiture, visiblement, l'indigne. Il ne savait pas; il ne pouvait pas deviner; il comprend mieux, à présent. Et au moment de se quitter (...), c'est avec émotion qu'il me souhaitera de 'tenir bon' (Houellebecq, 1994: 30).

A son tour, le ministère de l'Agriculture est caricaturé par un narrateur que l'on devine insociable, bourru, voire misanthrope¹⁶. Il persiste dans cette lignée sarcastique, en décrivant une réunion avec le ministère de l'Agriculture, où il délivre un portrait cynique des intervenants¹⁷. De même, tout au long du roman, la malchanceuse Catherine Lechardoy, son homologue du ministère, a droit à des commentaires trempés de pitié dédaigneuse¹⁸.

Quant à ses fonctions professionnelles, à son premier déplacement en province avec Tisserand pour un travail de formation, le narrateur conclut, avec langueur: «Nous marchons vers l'hôtel. Dans les rues, il commence à pleuvoir. Voilà, notre première journée à Rouen est terminée. Et je sais, avec la certitude de l'évidence, que les journées à venir seront rigoureusement identiques » (*idem*: 75)¹⁹.

C'est ensuite, après qu'il ait passé une journée de congé à Rouen, que son état dépressif se fait profondément remarqué. L'aliénation s'amorce :

J'observe (...) que tous ces gens semblent satisfaits d'eux-mêmes et de l'univers, (...) que je me sens différent d'eux, sans pour autant pouvoir préciser la nature de cette différence. (...) Le lendemain je me suis levé tôt, je suis arrivé à l'heure pour le premier train [pour Paris];

¹⁶ Lire ce passage sardonique: Houellebecq, 1994: 34-35.

¹⁷ Cf. Houellebecq, 1994: 39-43.

¹⁸ Un autre personnage est à retenir, de part sa juste description par les actes : l'égoцентриque et venimeux Shnäbele, surnommé « le Serpent », futur chef du service informatique recevant la formation du narrateur (Cf. Houellebecq, 1994: 64-69).

¹⁹ Un constat ironiquement pris à rebours juste après, dans le chapitre judicieusement intitulé « Chaque jour est un nouveau jour », où le narrateur nous raconte avoir assisté à la mort d'un homme aux Nouvelles Galeries (cf. Houellebecq, 1994: 76-78). Notons que le refrain publicitaire des Nouvelles Galeries se composait, justement, des paroles suivantes: « Nouvelles Galeries, aujourd'hui/Chaque jour est un nouveau jour ».

j'ai acheté le billet, j'ai attendu, et je ne suis pas parti; et je n'arrive pas à comprendre pourquoi. Tout cela est extrêmement déplaisant. (*idem*: 81-83).

Le lendemain soir, le narrateur souffre une péricardite, dont la manifestation (douleurs à la poitrine, difficultés respiratoire) rappelle une crise d'angoisse. Plus tard, il achète un couteau à steak, qu'il offrira à Tisserand, l'incitant à assassiner le « nègre » et la jeune « pseudo-Véronique », dans une scène-clef du roman²⁰. On assiste au point fort du récit, le narrateur atteignant le paroxysme de son aliénation du réel. On comprend aussi que l'angoisse existentielle ne tient pas uniquement à l'absurdité de son quotidien professionnel, mais aussi, surtout, à ses problèmes conjugaux.

La chute arrive dans la troisième partie du roman, après la mort de Tisserand :

Dans la soirée, je téléphone à SOS Amitié, mais c'est occupé, comme toujours en période de fêtes. Vers une heure du matin, je prends une boîte de petits pois et je la balance dans la glace de la salle de bains. Ça fait de jolis éclats. Je me coupe en les ramassant, et je commence à saigner. Ça me fait bien plaisir. C'est exactement ce que je voulais (*idem*: 149).

Le narrateur prend finalement rendez-vous avec un psychiatre. Des incidents dans son entreprise (il éclate en sanglots sans raison; il gifle une collègue qui lui reproche de fumer dans les locaux) le mettent en arrêt de travail. Lorsqu'il annonce à son chef de service qu'il est en dépression, il comprend, par la réaction de ce dernier, qu'il est déchu. Le licenciement est plus que probable. Il entre en maison de repos. La dépression profonde et l'internement psychiatrique du protagoniste sont un anéantissement et une annihilation psychologique totale, le summum de l'aliénation du réel. A sa sortie, il décide de réessayer de visiter son Saint-Cirgues-en-Montagne natal, en Ardèche. Comme dans tous les romans houellebecquiens, l'histoire s'achève avec le protagoniste submergé par la nature. En pleine forêt de Mazas, il conclut, vaincu :

Le paysage est de plus en plus doux, amical, joyeux; j'en ai mal à la peau. Je suis au centre du gouffre. Je ressens ma peau comme une frontière, et le monde extérieur comme un

²⁰ Cf. Houellebecq, 1994: 125ss.

écrasement. L'impression de séparation est totale; je suis désormais prisonnier en moi-même. Elle n'aura pas lieu, la fusion sublime; le but de la vie est manqué. Il est deux heures de l'après-midi (*idem*: 180s).

Attardons-nous, maintenant, à l'étude de *Stupeur et tremblements* d'Amélie Nothomb²¹. Ce roman est la narration d'une suite d'incidents de travail auxquels est mêlée Amélie-San, lesquels sont décrits avec beaucoup d'humour et d'auto-dérision²². Voyons plutôt. A son arrivée, son supérieur monsieur Saito lui demande d'écrire une lettre pour accepter une invitation d'un Adam Johnson à jouer au golf :

Je passai les heures qui suivirent à rédiger des missives à ce joueur de golf. Monsieur Saito rythmait ma production en la déchirant (...). Il me fallait à chaque fois inventer une formulation nouvelle. (...) J'explorais des catégories grammaticales en mutation: 'Et si Adam Johnson devenait le verbe, dimanche prochain le sujet, jouer au golf le complément d'objet et monsieur Saito l'adverbe? Dimanche prochain accepte avec joie de venir Adamjohnsoner un jouer au golf monsieur Saitoment. Et pan dans l'œil d'Aristote!' (Nothomb, 1999: 11s).

Survient ensuite l'incident de l'« ôchakumi » (la fonction de l'honorable thé), où Amélie-San s'exprime en japonais avec une délégation d'une autre firme, en servant des boissons. C'est absurde, mais on lui interdit de parler à nouveau ce qui est, en fait, sa seconde langue²³. Elle prend alors l'initiative de distribuer elle-même le courrier, sans demander l'avis de personne: un crime de libre initiative individualiste que l'entreprise japonaise condamne fortement. Elle s'invente ensuite des occupations dérisoires, comme mettre les calendriers à jour, s'auto-promouvant ironiquement « avanceuse-

²¹ Notons que les personnages du roman sont délibérément soumis à un portrait caricatural et manichéen, dès leur première apparition: les *méchants* et les *gentils*.

²² Les fonctions pour lesquelles elle fut embauchée sont d'ailleurs imprécises : « Je ne comprenais toujours pas quel était mon rôle dans cette entreprise; cela m'indifférait » (Nothomb, 1999: 15). En effet, son souhait d'être acceptée par son Japon natal est plus fort, comme cette recherche du paradis perdu, le mythe de la terre natale ou *furusato*, comme le désignent les Japonais.

²³ « - Vous ne connaissez plus le japonais. C'est clair? - Enfin, c'est pour ma connaissance de votre langue que Yumimoto m'a engagée! (...) Par conséquent, je devais trouver un moyen d'obéir à l'ordre de monsieur Saito. Je sondai mon cerveau à la recherche d'une couche géologique propice à l'amnésie : y avait-il des oubliettes dans ma forteresse neuronale? Hélas, l'édifice comportait (...) des trous et des douves, mais rien qui permît d'y ensevelir une langue que j'entendais parler sans cesse » (Nothomb, 1999: 21).

tourneuse de calendriers » (*idem*: 30). Une fonction qu'elle remplit avec trop d'humour et de spectacle²⁴.

Puis, monsieur Saito lui demande de photocopier, un sans nombre de fois – sous prétexte de décentrage de page – ce qui s'avérera être le règlement du club de golf dont il est l'affilié. Comique de situation. Cependant, elle y croise monsieur Tenshi, directeur de la section des produits laitiers. A sa demande, elle rédige un rapport sur un nouveau procédé belge pour le beurre allégé, dans un dévouement total et pléthorique : « Monsieur Tenshi était soudain devenu mon commandant, mon capitaine de guerre : j'étais prête à me battre pour lui, jusqu'au bout, comme un samouraï. » (*idem*: 39)²⁵. Néanmoins, malgré l'excellent travail, les deux complices sont déjoués par la jalousie de la supérieure directe de la protagoniste, mademoiselle Mori, qui les dénonce²⁶. C'est cette délation qui amorce le virage d'Amélie-San au sein de la compagnie. La déchéance psychologique, morale et professionnelle peut commencer.

Fubuki Mori lui donne une nouvelle affectation : classer les factures dans les dossiers respectifs de chacune des onze sections de Yumimoto²⁷. Pourtant, elle échoue à cette simple tâche²⁸. Elle s'excuse de façon ambiguë : « c'est le problème des gens de

²⁴ Lire, à ce propos, Nothomb, 1999: 30s.

²⁵ En effet, il avait pris l'initiative de lui accorder sa chance, les yeux fermés.

²⁶ Leur chef monsieur Omochi les convoque à son bureau : « [nous] nous fimes traités de tous les noms: nous étions des traîtres, des nullités, des serpents, des fourbes et – sommet de l'injure – des individualistes. » (Nothomb, 1999: 44).

²⁷ La réaction ironique de la protagoniste : « Les semaines s'écoulaient et je devenais de plus en plus calme. J'appelais cela la sérénité facturière (...) : je passais des journées entières à recopier des lettres et des chiffres. Mon cerveau n'avait jamais été aussi peu sollicité de toute sa vie et découvrait une tranquillité extraordinaire. C'était le zen des livres de comptes. (...) Ma cervelle (...) s'épanouissait dans la stupidité répétitive. (...) Fubuki avait bien raison: je me trompais de route avec monsieur Tenshi. J'avais rédigé ce rapport pour du beurre, c'était le cas de le dire. Mon esprit n'était pas de la race des conquérants, mais de l'espèce des vaches qui paissent dans le pré des factures en attendant le passage du train de la grâce. Comme il était bon de vivre sans orgueil et sans intelligence. J'hibernais. » (Nothomb, 1999: 59-60).

²⁸ Non seulement elle classe dans le dossier chimie toutes les factures associées à GmbH, qu'elle croyait être une société chimique allemande, alors qu'il s'agit de l'équivalent allemand du français S.A. (en effet, GmbH est l'abréviation de « Gesellschaft mit beschränkter Haftung » qui peut se traduire par société à responsabilité limitée), mais, en plus, elle recopie les montants des frais avec des erreurs.

mon espèce. Si notre intelligence n'est pas sollicitée, notre cerveau s'endort. » (*idem*: 68).

Mademoiselle Mori la met au défi: vérifier, jusqu'à la fin du mois, les notes de frais des voyages d'affaire, en tenant compte du cours du mark. Selon la narratrice, « commença alors l'un des pires cauchemars de ma vie. » (*idem*: 70). Elle s'explique : « Jamais, au grand jamais, il ne m'arriva de tomber sur un résultat, sinon identique, au moins comparable à ceux que j'étais censée vérifier. Par exemple, si le cadre avait calculé que Yumimoto lui devait 93 327 yens, j'obtenais 15 211 yens, ou alors 172 045 yens. (...) J'avais du génie » (*idem*: 71, 79). Face à cette « rare stupidité face aux chiffres » (*idem*: 73), par auto-dérision, Amélie-San se décrit dans sa tâche²⁹. Le délai de la fin du mois approchant et n'ayant pu, jusqu'alors, rendre compte de la tâche, la protagoniste décide de passer les prochaines nuits à travailler à son poste. Dans sa troisième nuit blanche d'affilée, Amélie-San atteint, à son tour, le point culminant de son aliénation mentale, dans un long délire métaphysique avant de s'évanouir, couchée sous le contenu d'une poubelle :

Il m'arriva alors une chose fabuleuse: mon esprit passa de l'autre côté. (...) Je me levai. J'étais libre. (...) Je marchai jusqu'à la baie vitrée. (...) Je dominais le monde. J'étais Dieu. Je défenestrai mon corps pour en être quitte. (...) Je délaçai mes souliers et les envoyai promener. Je sautai sur un bureau, puis de bureau en bureau, en poussant des cris de joie. (...) Quand je fus nue, je fis le poirier (...) et me retrouvai assise à la place de ma supérieure. Fubuki, je suis Dieu. (...) Il y a eu le Christ aux oliviers, moi je suis le Christ aux ordinateurs. (...) J'enlace l'ordinateur de Fubuki et le couvre de baisers. Moi aussi, je suis une pauvre crucifiée. (...) Ils me trancheront la tête avec un sabre et je ne sentirai plus rien. (...) Au matin, mes bourreaux arriveront et je leur dirai: 'J'ai failli! Tuez-moi. (...) ' Que se soit Fubuki qui me donne la mort. Qu'elle me dévisse le crâne comme à un poivrier. Mon sang coulera et ce sera du poivre noir. Prenez et mangez, car ceci est mon poivre qui sera versé pour vous et pour la multitude, le poivre de l'alliance nouvelle et éternelle. Vous éternuerez en mémoire de moi. (*idem*: 81-85).

²⁹ « Le spectacle que j'offrais devant la calculette avait de quoi décontenancer: je commençais par regarder chaque nouveau nombre avec autant d'étonnement que Robinson rencontrant un indigène de ce territoire inconnu; ensuite, ma main gourde essayait de le reproduire sur le clavier. » (Nothomb, 1999: 73-74).

Mise à distance par le rire et le lecteur, amusé, devient complice. Puis, deux semaines plus tard, « le drame éclata » (*idem*: 114). Amélie-San commet une gaffe impardonnable. Humiliée publiquement par monsieur Omochi, Fubuki s'est réfugiée aux toilettes pour pleurer. Par compassion, Amélie-san court la rejoindre³⁰. La réaction ne se fit pas attendre: le lendemain, Fubuki assigna Amélie-San à son nouveau poste, celui de Madame Pipi. La victime réagit, encore une fois, par l'auto-dérision, matérialisée par une réflexion comique sur sa longue déchéance sociale: de son aspiration à être Dieu, étant enfant, elle se résolut à travailler comme interprète dans cette société japonaise, pour être, finalement, « mutée au poste de rien du tout » (*idem*: 132)³¹.

Bien-sûr, voulant se conduire comme une Nippone, elle ne démissionnera pas, car ce serait perdre la face. Elle tiendra bon jusqu'à la fin de son contrat, sept mois durant. Comment? Encore une fois par l'humour et l'aliénation du réel: «J'entrai dans une dimension autre de l'existence: l'univers de la dérision pure et simple» (*idem*: 135). En outre, la défenestration lui sert de fuite, les toilettes étant éclairées d'une baie vitrée³².

Comparons...

Par conséquent, nos deux héros font face à l'adversité de façon différente. Le narrateur d'*Extension*, désabusé, réagit avec flegme, dépit et profond cynisme. Jamais, pourtant, il ne se moque de lui-même. Amélie-San, au contraire, se sauve grâce à la

³⁰ Comme elle l'explique, Fubuki « avait eu la force de ne pas pleurer devant nous. Et moi, futée, j'étais allée la regarder sangloter dans sa retraite. C'était comme si j'avais cherché à consommer sa honte jusqu'à la lie » (Nothomb, 1999: 126).

³¹ Elle conclut: « rien du tout, c'était encore trop bien pour moi. Et ce fut alors que je reçus mon affectation ultime: nettoyeuse de chiottes. Il est permis de s'extasier sur ce parcours inexorable de la divinité jusqu'aux cabinets. » (*ibidem*).

³² Cf. Nothomb, 1999: 149-150. Ce qui ne l'empêcha pas de vivre un nouveau drame, lorsque le vice-président Omochi vint l'empoigner de force. Pourtant, la réaction d'Amélie-san est encore décrite avec humour : « microseconde de stupeur ('Ciel! Un homme – pour autant que ce gros lard fût un homme – chez les dames!') puis éternité de panique. » (Nothomb, 1999: 150). En fait, Monsieur Omochi tenait à lui montrer qu'il manquait de papier toilette aux cabinets.

satire – dont les cibles sont l’entreprise nipponne, la femme japonaise, mais aussi elle-même –, en utilisant des stratégies rhétoriques telles que la caricature, l’hyperbole, la métaphore, l’ironie, le sarcasme. Et surtout l’esprit. Ce qui lui permet, malgré sa dégradation professionnelle, de devenir supérieure à la situation et à ses bourreaux.

Dans les deux romans, les protagonistes rencontrent des fonctionnaires désenchantés, égocentriques, solitaires, ambitieux. Il y a peu de possibilité de communication effective entre les employés, en dépit des fêtes/pots chez Michel Houellebecq ou du *dialogue* constant (formé, souvent, d’assauts verbaux: les personnages se télescopent) chez Amélie Nothomb.

Il existe, dès lors, une problématique commune chez les deux romanciers : celle du rapport à l’autre. Néanmoins, nous l’avons vu, le traitement du sujet est souvent très différent, voire même contradictoire. L’aliénation mentale, par exemple, est surtout vécue dans la vie privée du narrateur d’*Extension*. C’est son dépressionisme intérieur qui chavire sur sa vie professionnelle. Les deux sont liés. Alors que dans *Stupeur et tremblements*, la protagoniste sait très bien séparer les choses. Voilà pourquoi le roman houellebecquien laisse plus de place aux aléas du narrateur hors de son travail, et que le roman nothombien ne fait aucune mention de la vie privée de la narratrice³³. Il est donc logique que le temps libre des deux personnages soient opposés: solitude absolue et sensation de vide universel pour le narrateur d’*Extension*; idylle pour Amélie-San.

Par conséquent, l’espace extérieur remplit une fonction différente. Aucun soulagement ou aucune évasion pour le héros houellebecquien, car son espace intérieur est miné par un profond désintérêt pour la vie, donc pour tout ce qui l’entoure³⁴. Pour l’héroïne nothombienne, l’espace extérieur joue un rôle tout à fait contraire. La défenestration est un véritable salut, une fuite qui accueille Amélie-San dès son arrivée dans la compagnie Yumimoto³⁵.

³³ Sauf une exception, elle-même élucidatrice (Cf. Nothomb, 1999: 159).

³⁴ Comme le prouve le dernier paragraphe d’*Extension*.

³⁵ Près de l’ascenseur qu’elle ne cessait d’emprunter lorsqu’elle distribuait du courrier, il y avait une immense baie vitrée qui lui permettait de s’adonner à la contemplation salvatrice. Nous avons vu que lors de ses fonctions de Dame Pipi, la défenestration lui permettait de fuir la réalité. Enfin, le dernier jour de son contrat, avant de quitter définitivement les lieux, la protagoniste revient sur la vitre des toilettes : « La

Les issues des deux romans sont, elles-aussi, diamétralement opposées: échec dû à l'impossibilité du bonheur et du rééquilibrage mental pour le narrateur d'*Extension du domaine de la lutte*³⁶; revanche pour Amélie-San qui reçoit une lettre de félicitation pour la publication de son premier roman de la part de Mori Fubuki. Qui plus est, une missive rédigée en japonais³⁷.

Pour conclure...

Dans l'univers houellebecquien, l'aliénation du réel est une mise à distance de soi-même, alors que la fiction nothombienne résulte d'une mise à distance de la situation. Néanmoins, les deux romans se rapprochent par le fait qu'ils traçaient déjà le programme, le ton et la perspective existentielle qui caractérisent les œuvres subséquentes de chacun de nos deux auteurs. Nous pouvons ainsi les considérer comme des assises ou, du moins, des introductions à leur univers romanesque.

Dans *Extension du monde de la lutte*, Houellebecq a exposé les fondations de sa conception de l'existence et de la condition humaine³⁸ qui jaillira dans tous ses

fenêtre était la frontière entre la lumière horrible et l'admirable obscurité, entre les cabinets et l'infini, entre l'hygiénique et l'impossible à laver, entre la chasse d'eau et le ciel. Aussi longtemps qu'il existerait des fenêtres, le moindre humain de la terre aurait sa part de liberté. » (Nothomb, 1999: 185). Un axiome repris dans un roman postérieur, *Antéchrista*, où la protagoniste Blanche affirme: « Quand une chambre a une fenêtre, c'est qu'on a sa part de ciel. Pourquoi vouloir autre chose? » (Nothomb, 2003: 82).

³⁶ A cet égard, l'adaptation cinématographique du roman (réalisation de Philippe Harel, en 1999, avec José Garcia comme premier rôle) propose une fin antagoniste : le narrateur se trouve en train de danser avec une fille, sourire aux lèvres... Curieusement, Houellebecq fut coscénariste du film.

³⁷ Il s'agit, tout de même, de ne pas exclure une autre interprétation de ce geste de Fubuki Mori. En effet, le choix d'écrire son compliment en japonais et non dans la langue d'Amélie-San peut aussi être un geste d'orgueil prépotent et prétentieux: parler avec le langage de l'autre, ce serait se rabaisser.

³⁸ Notons que Houellebecq avait déjà tracé son programme dans son essai sur Lovecraft, où l'on pourra lire : « Le capitalisme libéral a étendu son emprise sur les consciences; marchant de pair avec lui sont advenus le mercantilisme, la publicité, le culte absurde et ricanant de l'efficacité économique, l'appétit exclusif et immodéré pour les richesses matérielles. Pire encore, le libéralisme s'est étendu du domaine économique au domaine sexuel. Toutes les fictions sentimentales ont volé en éclats. La pureté, la chasteté, la fidélité, la décence sont devenues des stigmates ridicules. La valeur d'un être humain se mesure aujourd'hui par son efficacité économique et son potentiel érotique. » (Houellebecq, 1991: 28).

textes³⁹. Tous les narrateurs houellebecquiens sont des observateurs/analystes cyniques et désenchantés de la société. Et tous manifestent un auto-effacement⁴⁰. De même que le pathétique, l'humour grinçant de Michel Houellebecq accompagne toujours ses textes, dans la lignée de l'ironie de son premier roman. Dans sa « méthode de survie » *Rester vivant*, l'écrivain écrit cet axiome devenu célèbre : « N'ayez pas peur du bonheur ; il n'existe pas. » (Houellebecq, 1997: 21).

Amélie Nothomb, de son côté, maintient, jusqu'à ce jour, son humour déroutant et libérateur, faisant souvent d'elle-même la victime ou le *dindon de la farce*. Le rire relativise les choses. L'auto-dérision la suit sans cesse, que ce soit dans ses discours, ses pirouettes (forme de fuite par l'humour, encore), médiatiques ou dans ses récits romanesques.

Ce qui nous amène à conclure que Michel Houellebecq et Amélie Nothomb, au fond, c'est Jean qui pleure et Jean qui rit, c'est Héraclite et Démocrite. Et parfois, la séparation est difficile.

Bibliographie :

AMANS, Thomas (2010). *L'amour, la haine et la dissolution: une mise en contexte des relations interpersonnelles dans les romans de Michel Houellebecq*. Mémoire de maîtrise. Montréal: Université Concordia.

BIRON, Michel (2005). « L'effacement du personnage contemporain : l'exemple de Michel Houellebecq », *Etudes françaises*. vol. 41, n°1, pp.27-41.

³⁹ L'incipit de *Les particules élémentaires* pourrait, à cet égard, résumer toute son œuvre : « Ce livre est avant tout l'histoire d'un homme, qui vécut la plus grande partie de sa vie en Europe occidentale, durant la seconde moitié du XX^{ème} siècle. Généralement seul, il fut cependant, de loin en loin, en relation avec d'autres hommes. Il vécut en des temps malheureux et troublés. Le pays qui lui avait donné naissance basculait lentement, mais inéluctablement, dans la zone économique des pays moyen-pauvres; fréquemment guettés par la misère, les hommes de sa génération passèrent en outre leur vie dans la solitude et l'amertume. Les sentiments d'amour, de tendresse et de fraternité humaine avaient dans une large mesure disparu; dans leurs rapports mutuels ses contemporains faisaient le plus souvent preuve d'indifférence, voire de cruauté. » (Houellebecq, 1998: 9).

⁴⁰ Lire, à ce propos, Biron, 2005 et Amans, 2010: 15s.

SOARES, Corina da Rocha – Dissociation mentale de la réalité. *Extension du domaine de la lutte* versus *Stupeur et tremblements*
Intercâmbio, 2^a série, vol. 5, 2012, pp. 189-203

HOUELLEBECQ, Michel (1991). *H.P. Lovecraft. Contre le monde, contre la vie*. Paris: Editions du Rocher.

HOUELLEBECQ, Michel (1994). *Extension du domaine de la lutte*. Paris: Maurice Nadeau.

HOUELLEBECQ, Michel (1997). *Rester vivant et autres textes*. Paris: Flammarion, coll. Libro.

HOUELLEBECQ, Michel (1998). *Les particules élémentaires*. Paris: Flammarion.

NOTHOMB, Amélie (1999). *Stupeur et tremblements*. Paris: Albin Michel, col. Le Livre de Poche.

NOTHOMB, Amélie (2003). *Antéchrista*. Paris: Albin Michel.